

Lettres à ceux qui pratiquent la continuité dans le reniement

AUX PETITS BLANCS TIERS-MONDISTES RETOURNÉS

Chers repentis,

« Séquence contestable : ces *boat people* fuyant quelque Khomeiny anonyme, venus d'on ne sait quel pays d'Afrique du Nord, ou du Proche-Orient, et qui menacent, à force de s'échouer sur les plages du midi de la France, d'envahir et de déstabiliser le pays », écrivait Jacques Amalric (*Le Monde*, 18 avril 1985) à propos de l'émission « La guerre en face », en reconnaissant que « le bouchon [...] est poussé là un peu loin ». Poussé jusqu'à s'échouer sur les côtes du racisme, de la xénophobie, de l'appel à la panique anti-tiers-monde, entre une séquence à la gloire du métier militaire et un appel à la défense de l'Occident. Qui était l'interprète et auteur de ce scénario-catastrophe, propagande ouverte pour le rejet à la mer, en tirant s'il le faut, des basanés et des Jaunes ? Le Kirk Douglas à fossettes de l'aide au tiers-monde, le grand embrasseur devant caméra d'enfants martyrs subtilisés au tiers monde, le camarade Kouchner lui-même. Où est-il passé, valeureux Médecin sans frontières et de nuit, ton absolu d'autrefois : « La solidarité européenne varie-t-elle suivant les nuances de la

peau ? [...] Devant les réticences européennes [à accueillir les réfugiés du Vietnam], la France, qui maintient son effort d'accueil, [...] devrait réagir. [...] On verra si la liberté d'entrer et de sortir, si les articles 12 et 13 de la Déclaration des droits de l'homme, valent pour d'autres que les Occidentaux. » (*Le Monde*, 31 juillet 1979)

Le médecin tiers-mondiste est passé garde-chiourme des races inférieures, comme l'humaniste patenté est aujourd'hui de service aux côtés de Marie-France Garaud quand elle réclame le retour à la peine de mort. La « spécialité » tiers-monde, humanisme, sert précisément à légitimer le racisme et le sécuritarisme. Double jeu ; que tu sois grimé d'une fraction (oppositionnelle) des étudiants communistes, il y a vingt ans, au business de la charité médiatique, de l'aide au Vietcong, au Polisario, aux Kurdes et aux Palestiniens à la mobilisation anti-communiste pour les Afghans et les *boat people*, personne ne te le pouvait reprocher. Mais ce premier train de reniements en cachait un autre, et le spécialiste du tiers-monde s'est mué en son pire adversaire. Le « fantasme d'invasion du Nord par le Sud », inventé par Jean-Claude Guillebaud pour l'émission « La guerre en face », il fallait que ce soit toi, précisément, qui l'accomplisses et le joues, parce que ta qualité de bon docteur pour Jaunes faisait passer la pilule ; et le message d'un nouveau Drumont contre l'envahissement des métèques revêt la blouse immaculée des grands principes. De là à la chasse aux sorcières contre le Comité catholique contre la faim et pour le développement, il n'y avait qu'un pas. Tu le franchis, aux applaudissements du *Figaro Magazine* (8 février 1985), avec ton livre : *Charité Business*. Même la charité catholique est trop pour toi, à présent.

Le même Guillebaud, décidément protecteur, au Seuil, des repentirs anti-tiers-monde, publia en 1984 *Le Sanglot de l'homme blanc*, de Pascal Bruckner. En voici le programme : « Dépister dans les vertus affichées des tiers-mondistes les machinations d'une mauvaise foi, [...] les ruses

de la tartuferie, tel est notre projet. » Qui se sent morveux mouche les autres. « Si l'on étudie les perversions d'une culpabilité devenue folle, [...] c'est qu'on l'a soi-même partagée jusque dans ses outrances. Cette critique est d'abord une autocritique », précises-tu, camarade Bruckner, toi qui veux « briser le mouvement » qui porte les Occidentaux à « se renier ». Exaltant programme, fait comme d'habitude, voir Glucks, de rage à psychanalyser les autres, et d'autocritique à usage d'autrui, plus l'inévitable retournement d'évidences : je peux critiquer les autres puisque je me suis beaucoup trompé, ce sont les fidèles de l'anticolonialisme qui « renient », la mauvaise foi n'est pas chez le néo-anti-tiers-mondiste mais chez René Dumont, et autres écolopacifistes. Comme d'habitude aussi, chaque accusation, parfaitement contradictoire, est un aveu.

Bruckner, bien sûr, cite louangeusement Kouchner et son noble « désenchantement ». Mais, bien plus que ton admiration béate d'autrefois pour la jolie misère indienne ou cinghalaise, ce qui paraît morbide chez toi, cher Bruckner, c'est bien cette fureur de repentir, où la connaissance du tiers-monde devient prétexte à l'insulter. Comme Kouchner agitait la menace du débarquement des *boat people*, excipant de sa notoire connaissance du problème, Bruckner, en agitant l'image de tropiques en caricature, attribuée à ses adversaires, alimente littérairement et affectivement le racisme. « Réduits à leur animalité, les hommes des tropiques n'apparaissent plus que comme des loques parmi des loques. [...] Ce sont des morts en sursis, des hordes vouées à la pourriture, et dont l'extermination ne fera pas plus de bruit que l'écrasement d'un insecte contre une vitre. D'ailleurs, à force de vivre de nos dons, c'est-à-dire de nos déchets, les voici eux-mêmes assimilés à des rebus. » Je sais : comme le censeur tout émoustillé qui cite les morceaux graveleux sous prétexte de les réprouver, tu prétendais ici faire parler l'adversaire. Jeu dangereux ; Kouchner aussi ne prétend que mettre les gens en face de leurs contra-

dictions, de leurs hypocrisies. Prétexte pour appeler à la haine, que cette vocation à faire parler l'inconscient des autres (en l'occurrence, chez toi, l'inconscient supposé du tiers-mondiste). Occasion d'accomplir enfin le sacrilège, comme l'enfant se gave de gros mots.

Ton propos, dérisoire Bruckner, boucle la boucle, parce qu'il pousse au bout, caricaturalement, toutes les confusions, les contradictions, propres au renégat. Avec toi, la rigidité dogmatique se mord la queue, en rendant équivalentes, malgré elle, les propositions qu'elle prétend affronter l'une à l'autre. « Dénier de la souveraineté nationale, déni de la représentativité locale, déni de la responsabilité morale : on aura reconnu dans ce triple credo du tiers-mondisme les grandes lignes de la pensée coloniale. » Tout est dans tout et réciproquement. Les contraires ne se touchent pas seulement, ils se recouvrent complètement. L'Européen culpabilisé, selon Bruckner, « aime » les dictateurs du monde arabe, africain ou sud-américain, lesquels ne sont par ailleurs que « la répétition dégradée, criarde, de tous les tribuns, Césars et colonels de l'histoire européenne ». Les nations du tiers-monde « font elles-mêmes partie de son théâtre ». L'Européen tiers-mondiste aime l'Europe, et l'Européen non tiers-mondiste déteste l'Europe. Rigoureusement retournable, comme les pardessus réversibles ; « combattre le tiers-mondisme aujourd'hui c'est prolonger l'anticolonialisme d'hier », précises-tu. Ah bon, nous qui le croyions source de tous les maux. Quel sens a cette succession de bourdes ? Un seul, quand tous les raisonnements se sont cassés la figure : habiller des oripeaux généreux de l'engagement d'autrefois le réarmement européen.

« Quand l'ONU inscrira-t-elle l'anti-occidentalisme et le racisme anti-Blanc au rang des crimes contre l'humanité ? » t'écries-tu, vengeur, en ton *Sanglot*. La lutte pour l'espace vital européen, gravement menacé, pour la protection du Blanc, espèce en voie de disparition, se fait au nom des

mêmes mots d'ordre chers à l'ancien tiers-mondiste. Le « racisme anti-Blanc » s'est substitué au racisme anti-Noir.

Réarmer l'Europe

La leçon de Bruckner sur le tiers-monde comme conséquence de l'Europe dictatoriale est glucksmannienne, version 1977. Dans ses *Maîtres Penseurs*, Glucks critiquait Attali pour n'avoir vu dans le goulag qu'une déformation « asiatique » du marxisme, impossible en Europe. Et il écrivait : « L'archipel du goulag est la pointe avancée de l'Occident. [...] Moscou, capitale du despotisme oriental ? Allons donc, un sommet du despotisme occidental. » « Mise en accusation de l'Europe », remarquait l'inévitable Gallo, en réponse. Et Glucks : « Le despotisme au nom de la liberté, voilà la marque de l'Europe. » Bien entendu, c'est Glucks qui a évolué vers Gallo et non l'inverse ; et en 1984, dans *La Bêtise*, la thèse s'est inversée : « Les civilisations qui ne relèvent pas les défis imprévus s'enterrent elles-mêmes, remarquait l'historien Toynbee. L'Europe risque de n'être plus qu'un mausolée bien entretenu », qu'il faut absolument réveiller, à qui il faut rendre confiance « du moins autant qu'elle entende survivre ». Ainsi s'achève ce livre, sur un plaidoyer pour l'Europe réarmée.

Dans le même ouvrage, Glucks a cette jolie phrase de dîneur en ville qui n'a jamais faim : « Le riche qui pourrait sur pied dans la richesse où il se vautre et le pauvre qui affectionne l'indigence dans laquelle il croupit sont de chaque époque. » Rotons en consciences repues. Plus question de culpabiliser l'Europe, de lui faire souvenir des totalitarismes qu'elle a exportés dans le tiers-monde. « S'il l'ose, l'Européen peut renaître des cendres des nationalismes européens. » Le nationalisme est un phénix (emblème autrefois de bien des fascismes européens). Et les cendres encore chaudes.

Réarmer l'Europe : le mot d'ordre court comme un furet les repentis du tiers-monde. Devant ce flux de reniements, la barrière gauche-droite s'effondre ; Guillebaud, pour défendre son opuscule anti-tiers-monde (dans *Le Monde*), fait appel à Régis Debray ; et si Glucks attaque Attali, dans *La Bêtise*, c'est en échangeant les positions ; le pro-Européen, maintenant, c'est lui. Attali, nous apprend-on, avait répondu à la question : « Quelle est votre réaction quand vous entendez le mot Europe ? — Aucune. Ou plus exactement une réaction très négative. [...] L'Europe, ça n'a jamais existé, ça n'existe pas. »

Attali, un jour ou l'autre, va chercher à regagner le terrain européen perdu ; et, en attendant, voici Régis Debray, lequel écrivait en 1979 (*Le Tiers-Monde et la gauche*) que « nos libertés politiques sont la face ensoleillée d'une inégalité économique fondamentale qui plonge les trois quarts de l'humanité dans l'ombre, la pénurie », et se félicitait, assez ridiculement, que l'Européen eût la « faculté d'enlever son grain de sable aux murailles de la forteresse Occident », devenu paladin contre les saboteurs de la forteresse Europe, seule défense contre tous les empires du mal (*Les Empires contre l'Europe*, 1985), en particulier contre l'empire des nationalismes tiers-mondistes musulmans.

Était-ce bien la peine de vous disputer entre vous, d'amuser la galerie de vos divergences, de vous envoyer l'Europe à la face pour finalement tous tomber d'accord, vous retrouver sur la même ligne, le réarmement du Vieux Continent ?

Reprenons, pour finir, l'examen de la contradiction. Revenir à l'Europe, réarmer moralement l'Occident, ce sont là gestes affectifs plus que lignes conséquentes. Revenir à l'Europe, ce pourrait être revenir à sa tradition de masochisme, ou, comme on veut, de tolérance et de démocratie, donc de liberté consentie aux ennemis de la liberté. Revenir au point de départ, c'est revenir à cette mauvaise conscience, cette défiance de sa propre force, habituelle au Vieux Continent, et qu'on voulait justement éradiquer.

Revenir à l'Europe, c'est revenir à un point vide, à un gouffre, un trou noir ; centre de décentrage, principe anti-principes, le paradoxe européen ne peut être élevé à la simplicité du mot d'ordre et à la clarté de la dogmatique. Un paradoxe est beau parce qu'il défie l'exposition rationnelle et l'affirmation brutale. Nos camarades européenophiles transforment, par leur effort de réarmement, le paradoxe en aigre contradiction logique. Ils défendent l'Europe et l'Européen contre eux-mêmes, contre une part essentielle de leur tradition, qui est de savoir dépasser les traditions. Bruckner agresse l'Européen tiers-mondiste en lui reprochant de « haïr son prochain », l'autre Européen, et d'aimer ce qui diffère de lui. Pourtant, comme le Crétois menteur, l'Européen vit dans cette différence. « N'est-il pas temps pour la gauche de se réapproprier l'Europe et de ne plus en laisser le monopole à quelques nostalgiques véreux ? » demande-t-il au public. Mais quelle autre Europe que celle des néo-fascistes peut-on promouvoir, comme modèle de force active et de retour à soi ? S'il y a deux Europes, il n'y a qu'un modèle de réarmement européen.

« S'il est une leçon que l'Europe peut enseigner aux autres, c'est la remise en question d'elle-même », écris-tu, mieux inspiré, à la fin de ton livre ; et aussi : « La mauvaise conscience est une maladie que le pire des malheurs serait de ne pas avoir quand la situation l'exige. » Depuis quand a-t-elle cessé de l'exiger ? Il n'y a pas d'identité européenne parce que l'identité européenne est un négatif, un ferment à chaque instant nécessaire d'auto-dissolution. Même Glucks l'a remarqué. « L'exil est aujourd'hui une modalité de l'enracinement », dit Bruckner ; mais la réciproque n'est pas vraie, et l'apologie de l'enracinement européen n'est pas à soi seul un exil. Il ne peut y avoir aucune apologie systématique de l'Europe comme force qui va ; elle est inapologisable. Et elle vaut peut-être mieux que cela, identité introuvable, indéfinissable, indéfiniment perfectible comme la civilisation humaine selon Herder, façonnée surtout par

l'angoisse du possible, comme l'enfant rêveur du Jutland évoqué par Kierkegaard. « L'Occident est-il une culture supérieure ? » interroge Bruckner, qui prétend démontrer par une critique (grossière) de Lévi-Strauss « les impasses du relativisme culturel ». Ce relativisme pourtant est notre meilleure, notre seule arme. Peut-on faire l'apologie de l'Europe en tant que doute ? Elle s'échappe alors, ou se racornit, comme dans ces définitions brucknériennes : « Au nom de la Tolérance, on nous invite à approuver bruyamment l'intolérance des autres sociétés à notre égard... En aucun cas la célébration de la différence en tant que norme suprême ne peut fonder une mesure d'évaluation. » Que messieurs les assassins commencent ! Même le christianisme n'a jamais exigé comme garant la réciprocité par avance. Il y a donc une autre norme suprême qui se profile à l'horizon quand on parle d'Europe, autre que celle de la possibilité pour l'esprit d'envisager l'incommensurable. Une norme pleine, celle-là, suprême, positive, énonçable, systématisable et fermée sur elle-même.

Venons-en au point nodal : non seulement une telle Europe est fascinante, mais son auto-affirmation est aussi impuissance. Le piège se referme à nouveau, même pour les partisans cyniques du réarmement. La « culture », c'est-à-dire l'Europe, n'est qu'une aspiration plus vaste qu'elle-même. Étant à la fois plus et moins qu'une identité, indémontrable, on ne peut pas plus y « revenir » que refaire dans un labyrinthe le chemin parcouru. En s'échinant à exiger le retour à la culture européenne, à son identification, sa fierté d'elle-même et son activisme conquérant, vous détruisez vous-mêmes la confiance dans la vitalité du projet. La culture, dit Baudrillard, si l'on tient au mot, est à une société la « forme de dépassement de son propre principe de réalité et d'identité ». Tout « retour » lui est interdit ; il trahirait doublement, et cette « Europe négative » (comme la dialectique négative, infinie, d'Adorno) que je chéris, inspiratrice de la conscience critique

moderne, et cette aventure européenne qu'aucun « retour à », décret volontariste, ne peut ranimer. Si vous lui faites du bouche-à-bouche, c'est donc qu'elle est mourante ; on n'affirme de culture à sauvegarder que là où elle ne vit plus par elle-même. De ce qui existe, on n'a pas à affirmer si fort le droit à l'existence. « L'Europe est prise au piège de rechercher une identité introuvable », écrit Baudrillard (*Le Monde*). Car, ajoute-t-il, en matière de culture, il faut chercher, non la définition d'utilité, mais « la gloire », le trop-plein, l'excès qui est aussi utopie dissolvante. Il n'est pas d'identité culturelle, sauf en folklore, qui ne soit, quand on la définit, déjà décédée. La coincer, c'est la faire périr, ou révéler sous le fard le cadavre. Il ne faut pas rechercher l'identité, il faut chercher l'introuvable ; telle est la seule logique d'une culture européenne. Affirmer au-delà de soi.

Enfants d'une « psychose » européenne, en criant obsessionnellement « Maman ! » dans le noir, vous ne faites qu'attirer l'attention sur une absence. Et c'est votre insistance même qui fait supposer que sous le maquillage refait, sauf pour vous, maman Europe est peut-être morte.